

Hanouna

Juan Branco

Hanouna

Édition revue et augmentée

AU DIABLE VAUVERT

Du même auteur

RÉPONSES À HADOPI, Capricci, 2011

DE L'AFFAIRE KATANGA AU CONTRAT SOCIAL GLOBAL, Institut
universitaire Varenne, 2015

L'ORDRE ET LE MONDE, Fayard, 2016

D'APRÈS UNE IMAGE DE DAESH, Lignes, 2017

CONTRE MACRON, Divergences, 2019

CRÉPUSCULE, Au diable vauvert – Massot Éditions, 2019

ASSANGE, L'ANTI-SOUVERAIN, Les Éditions du Cerf, 2020

LA RÉPUBLIQUE NE VOUS APPARTIENT PAS, Au diable vauvert, 2020

ABATTRE L'ENNEMI, Michel Lafon, Au diable vauvert, 2021

LUTTES, Michel Lafon, 2022

TREIZE PILLARDS, Au diable vauvert, 2022

COUP D'ÉTAT, Au diable vauvert, 2023

COMMENT FABRIQUER UNE GUILLOTINE ?, Au diable vauvert, 2024

ISBN : 979-10-307-0744-1

© Éditions Au diable vauvert, 2023, 2025

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com
contact@audiable.com

Sommaire

Préface.....	7
Introduction	29
I. Le tribunal des tribunaux	37
II. Derrière les portes de l'enfer	71
III. Dominants et dominés	105
IV. L'oubli	151
V. Le guignol	157
VI. Le porte-parole	165
Postface	173

Préface¹

Cher Cyril,

Contrairement à ce que tu craignais, ce livre ne portera pas sur ton intimité. Il ne parlera pas des lignes de coke que tu te faisais sur les

1. Ce texte est paru quelques semaines avant cet ouvrage. Publié par des mains anonymes, il a été présenté comme en étant la préface. Il a été lu plus de quinze millions de fois. Il est devenu partie intégrante du livre. Nous le reproduisons donc, tel quel, en cette nouvelle édition.

M. Hanouna et M. Bolloré se sont vus, un an après la première parution de cet ouvrage, retirer l'usufruit de la chaîne C8 sur laquelle le premier officiait. Ce retrait a été le fait de l'État, via son « autorité » l'ARCOM, censée réguler ces affaires. C'est l'État, et l'État seul, qui a permis à ce cirque de perdurer, ainsi que les circuits mafieux, politiques et affairistes qui en ce cirque auront trouvé matière à perdurer. Qu'est désormais Hanouna, celui qui, par les hasards du pouvoir, en fut l'éphémère instrument ? Ce qu'il a toujours été. Celui qu'en 1957 déjà, Elia Kazan dépeignait dans son film *A Face in the Crowd*. Un instrument. Et partant, *le vent*.

seins d'Enora Malagré, de ton exhibitionnisme forcené, de ce sexe que tu posais sur tes stagiaires vulnérables ou encore des troubles plus secrets encore qui t'ont amené à errer sans but dans Paris ces dernières années.

Nous ne sommes pas toi et n'avons pas l'ambition de t'égalier dans ton domaine, celui de la pornographie, du voyeurisme et de l'obscénité.

Nous t'estimons, Cyril. Car nous savons à quel point il est difficile d'exister lorsque l'on est un être sans qualités.

Nous savons d'où tu viens. Ce que cela fait d'avoir été ignoré, esseulé, humilié.

Nous qui te regardons, avons, comme toi, été traités comme des riens, vu le malheur nous transpercer, sans pouvoir y échapper.

C'est pourquoi nous te comprenons.

Comprenons cette soumission t'ayant amené, sans élégance, à pénétrer les terres les plus esquives, les plus éloignées de toute notion de dignité.

À ceux qui se demandaient le pourquoi des nouilles dans le slip, la dégradation permanente du soi et de l'autre, la réponse est très simple. Il s'agissait, pour Cyril, de créer un spectacle si

indécent, si humiliant que nul ne pourrait l'y concurrencer.

Construire son royaume. À tout prix. Pour paradoxalement, nu, se sentir invulnérable. Souverain et protégé.

Cela requiert beaucoup d'efforts en une société du spectacle, qui a consacré le pornographique, l'indécence et la laideur. Alors, Cyril, tu t'es efforcé.

Rompant toutes les barrières, creusant le néant, tu t'es dégradé jusqu'à t'effondrer, jusqu'à ce que ta propension à la prostitution finisse par attirer les yeux de macs qui t'ont adopté.

On ne te méprise pas pour cela, Cyril. Ne crois pas que l'on te regarde avec des yeux souverains, de là-haut, avec le mépris des bourgeois.

Ne crois pas que l'on jouisse de te voir ainsi t'abaisser, comme des millions de Français.

Nous savons ce qu'il en coûte, en ce monde, que d'être du côté des asservis, des riens. Nous savons la violence, la nécessité, parfois, de se vendre pour éprouver les effluves artificiels de la liberté.

Il se trouve que nous, nous ne l'avons pas fait. Que nous continuons de lutter, là où tu as fait

du commerce de tout, à commencer par les rêves des plus fragiles de la société.

Mon Cyril,

tu arnaques des millions de Français en créant des schémas frauduleux avec les Berdah et compagnie, sous le haut patronage de ton producteur, Stéphane Courbit.

Tu prends à ceux qui ont peu. Qui te regardent fascinés. Qui pris dans les laideurs du monde se disent: voilà un être à imiter.

Chirurgie esthétique, produits dangereux, imitations *low-cost* fabriquées par des esclaves à des milliers de kilomètres... Que t'importe, tant que tout cela permet d'alimenter ton royaume. Ton apparence de souveraineté.

Quels sont tes vecteurs? Les influenceurs. Comment ces gens que tu utilises, mets en valeur, alors qu'ils sont le néant, sont arrivés à la notoriété? Grâce à ton producteur qui les paye pour qu'ils s'abaissent, comme toi, en leur vendant l'illusion de la notoriété. Participant à des émissions de télé réalité que tu vas t'efforcer de publiciser.

Voilà qu'ensuite, via l'agence de votre associée Magali Berdah, ils obtiennent comme par miracle, des centaines de milliers d'abonnés. Ces icônes éphémères, vides et avariées, vous les accompagnez en échange d'une promesse : non seulement se vendre, jusqu'au plus sordide de leur intimité, mais aussi la camelote que vous leur fournirez.

Voilà ces pauvres hères, venus du néant et aspirant à la totalité, mille fois brisés, qui pris entre vos mains, sont transformés. Habits, parcours, comportement. Tout est fabriqué pour produire du spectacle, du désir, de l'envie et de la férocité.

Tout cela, les spectateurs le supputent mais ne le voient pas. Ils ne vous demandent qu'une chose : que ce soit assez vraisemblable, ou ridicule, de sorte qu'en toutes circonstances, ils puissent, un instant, s'oublier.

Et c'est cet oubli que vous allez violemment, par tous moyens, monnayer.

Tout cela, vous ne le dites pas dans vos émissions. Vous ne le montrez pas. Vous vous en tenez à la surface.

Et voilà que sont mises en scène des vies faites de paillettes et de dorures, à Dubaï et à Saint Tropez. Pour un temps, tout leur est offert, à une

condition, qu'ils se montrent, et qu'ils se montrent prêts à tout, à tout vendre, y compris leur dignité.

Et qu'ils le fassent avec une certaine efficace.

Alors les voilà, touchant leur rêve, obligés d'avancer. Ils se croient « privilégiés », eux qui baignent dans le vide, certains que c'est là ce qu'il faut nager.

Ils croient que le désir est là, là où tout est à consommer, là où l'autre, au contraire, ne cesse de s'effacer.

Alors ils s'abaissent, encore plus bas que toi, toi qui occupes une place, en une scène, préservée, et gardes pour cela le privilège de partout ailleurs te protéger.

Toi tu as un grand Mac, un sacré Mac, et pas l'un de ces hommes de mains, que d'autres se chargent, pour toi, de coraquer.

Tu es près du Seigneur, du Soleil, et cela t'offre une certaine liberté.

Mais tu demeures, même près du sommet, une pute. Une pute de nos véritables maîtres. Et tu le sais.

Voilà comment fonctionne le monde. Entre illusion de la transparence et cruauté de l'exploitation.

Geste circulaire. Tous ensemble, vous financez des émissions de télé réalité, diffusées dans des chaînes poubelle, celles de la TNT, créées par l'État pour complaire à sa petite clientèle, son petit Paris, des émissions commentées, rendues intéressantes, boucle dans la boucle, sur TPMP.

Tout cela est dans un premier temps financé par la publicité. C'est-à-dire grâce à l'État, qui vous autorise à occuper ces fréquences, les remplir de merde, et les commercialiser.

Tu le vois, tout est affaire d'achat et de vente, déjà. Mais cela ne vous suffit pas. Grâce à nous, à l'avarie de l'ARCOM et de nos représentants, ce petit monde qui s'enrichit sur le dos des Français, offre du temps de cerveau disponible à des marques pour nous vendre leurs billevesées, nous accrochant par des procédés spectaculaires au détriment de notre santé mentale, notre capacité à élaborer et nous émanciper.

Voilà comment s'effondrent les sociétés.

Mais cela ne suffit pas. D'où les petits profits, et la volonté d'arnaquer au carré. Voilà donc les Berdah *and cie*, leurs influenceurs, leurs produits pourris.

Voilà comment vous êtes devenus rois.

En surplombant, utilisant, exploitant.

En mentant.

En arnaquant et en prostituant.

Petit royaume, sis sur la facilité. Celui des plastiques impossibles, des attributs du succès, de l'apparence de rareté. Du vide incarné.

Vous avez de nombreuses ressources, ce qui vous permet par exemple d'accéder au marché du luxe, de l'illustrer. C'est ce qui explique ta passion des voitures de luxe, cette façon, là encore, de t'exhiber. Il a bien besoin de vous, ce monde, pour continuer à vendre hors de prix à des personnes en difficultés des vêtements, voitures et accessoires répliqués par millions, dans l'espoir de se distinguer. Il vous méprise, vous tient à distance, ne vous payerait jamais. Mais à besoin qu'en bons dindons de la farce, vous dépensiez des millions dans les boutiques Louis Vuitton. L'objectif? Se rapprocher de la classe et du raffinement de ceux qui vous surplombent, ces Léa Seydoux et autres icônes fabriquées pour vous tenir en respect, qui ont interdiction de vous fréquenter.

Vous êtes les points de transition entre eux et le peuple, ceux qui vont montrer le chemin et pousser de façon décomplexée à consommer.

Rendez quelque chose cher et clinquant, impossible à obtenir en apparence, associez-le à une figure de désir, et tout le monde le voudra, et tout le monde vous voudra.

Comment le faire? Par le prix. Par l'achat. Renchérissez ce qui ne vaut rien, faites-le porter par une pouf siliconée, faites-la voyager en première classe et montrez la, seins apparents, dans une piscine en plein désert, et le tour est joué.

Voilà le cercle absurde que vous ne cessez d'alimenter.

C'est important les seins siliconés. Car c'est non-discriminant. Il suffit d'avoir de l'argent.

En cela, votre industrie n'est pas comme celle du cinéma, qui prétend au naturel, au talent.

Là non, n'importe qui peut vous imiter, puisque tout, même les seins et les lèvres, sont à acheter. Le succès s'achète, la visibilité, la liberté, tout. Il suffit de vous vendre, puisqu'on ne cesse de vous le répéter.

De vous prostituer.

Un vrai et beau modèle de société.

Face à vous, le monde réel. Le peuple qui est pris entre son désir de croire, de s'évader, et le besoin de se protéger.

La fascination a une étymologie intéressante. Selon certains, elle renvoie à ces faisceaux avec lesquels les Romains s'enculaient.

Vous êtes une belle bande d'enculés. Et nous, nous faisons partie de ceux qui ont décidé de lutter. Non pour vous abattre – on en est encore loin – mais déjà, pour ne pas céder. Modeste objectif, qui consiste simplement à tenir dans la dignité. De ne pas céder à la pulsion. De préserver l'altérité.

Cela ne fonctionne pas toujours, et donne une idée de l'immensité de la tâche à laquelle on est confrontés. Tous les jours, des concessions, des erreurs, des compromissions.

Tous les jours, l'impression de s'être trompés, pire, d'avoir trompé ; enfin, de la saleté.

En cela, nous sommes comme toi. Ou plutôt, nous aurions pu être comme toi, si tu n'avais pas fait ce choix si radical qui consiste à se dénuder parfaitement, entièrement.

À se vendre intégralement.

Voilà pourquoi tu ne cesses de fasciner. L'impression qu'il n'y a aucune limite, et que s'il y en avait, tu saurais les dévaster.

Aucune limite, sauf en ce qui touche, encore une fois, à ton intimité. Alors soudain, l'absolu

se fissure, le tremblement se fait jour, et tu cesses d'être assuré.

Pourquoi craindre ces dévoilements? Parce qu'on le sait. Au fond de toi, derrière ces décors creux, tu es aussi misérable, si ce n'est plus, que nous.

Car nous savons quel sentiment cela produit, que de se vautrer.

Cette impression de saleté.

Le besoin de se purger, de se nettoyer. De se revaloriser. L'urgence même, liée à la laideur que nous venons d'engendrer.

Et c'est ce qui explique tes vas-et-vient avec le pouvoir, la nécessité, régulièrement, de te voir par ces êtres pourtant plus laids encore que nous, validé.

Ouin ouin M. Darmanin, dites-moi comme je suis bien. Mon costume trois-pièces vous sied-il?

M. Darmanin regarde, et ne répond rien.

Mais il est là, à tes côtés. Alors, toi qui viens des tréfonds, et qui aux tréfonds toujours appartiendra, tu cesses un instant de trembler. Un peu comme lorsqu'après tes vannes pourries, immédiatement, tu jetais un regard sur celui que tu

venais d'humilier. Oui, Mathieu, on sait à quoi tu servais.

Il est là, et cela te suffit à penser : je suis sauvé.

Pourquoi es-tu comme ça ? Pourquoi la beauté ne t'approche pas ?

Pourquoi, ma pute, ne nous rejoins-tu pas ?

Cyril,

Tu n'es plus un être de rien. Après avoir coulé, tu as rebondi tel le Titanic avant de sombrer à jamais. Grâce à ta décadence, à celle de la société, toi mon pitre, mon guignol adoré, es devenu pouvoir, qui de nous peut se jouer.

Alors tu en as profité. Et après des années passées à t'humilier, tu as commencé à nous attaquer.

Ne te méprends pas, mon Cyril. Nous t'aimons à notre manière, car tu as eu le courage, toi, de t'assumer. Contrairement à bien d'autres, d'assumer la bassesse qui consiste à renoncer à sa souveraineté. La bassesse qui consiste à se vautrer, à se vendre, dans l'espoir d'être un jour consacré.

D'avoir l'illusion de régner.

Le peuple qui te regarde n'est pas dupe, même si une frange, certes la plus vulnérable, te sert de coussin et de trampoline. Un ou deux millions de Français.

Ce peuple t'apprécie pour ce que tu es : un bouffon, payé pour les distraire, et quelque part, les rassurer.

Il y a pire que moi, regarde, regarde ce qu'il fait. Il ne va pas oser... si, il a osé.

Voilà ce que tu apportes aux gens : ce précieux sentiment qu'on ne pourra jamais, sur ton émission, les abaisser. Qu'il y a pire que le minable que l'on est. Il y a toi, Cyril. Il y a Hanouna. Et pour préserver cela, ils sont prêts à beaucoup, à beaucoup oui, si ce n'est tout, pour te protéger.

Tu le sais, que cette confiance est un précieux bien à couvrir. Alors, entre deux cafés avec Gabriel Attal et son nouveau petit copain qui n'ose pas s'assumer, Olivier Véran, tu aimes à l'inviter, ce peuple que tu aimes arnaquer.

Tu feins alors d'en adopter les codes, fais semblant de t'y intéresser, paternaliste, mets en scène un rapport au don, à la générosité, soit l'inverse de la souveraineté. Mon petit père des peuples, qui achète la reconnaissance, puisqu'il

ne saurait autrement être aimé, si rassurant par sa gaucherie, sa médiocrité assumée, comme alors tu te crois aimé. Soir après soir, tu nous susurres : « courbez l'échine, calmez-vous, tranquillisez-vous, soyez discrets ». Et tu le dis avec une telle douceur, avec une telle impression d'être de notre côté, qu'on se laisse bercer.

Pour ce faire, pour jouer ce rôle de passerelle entre le pouvoir, que tu sers, et le peuple, que tu as pour fonction de dompter, tu as créé un monde, et cela est rare et doit être respecté. C'est ce qui te donne ton assurance, face à des êtres qui ne sont, en fait, que tes employés. Tu t'échines à leur rappeler : à tout moment. Tremblez, ou vous disparaîtrez.

Ce monde de l'apparence, de l'image, de la visibilité, est tout entier dévoué au service de l'ordre. À mi-chemin entre les autorités officielles et le milieu – oui, la mafia – que tu aimes tant fréquenter, tu cherches des équilibres, les façons de transgresser. Toute autorité te fascine, pour peu qu'elle puisse menacer, et tu n'as cure si elle ne fait qu'exploiter. Toute autorité te fascine, non parce que tu aimes te faire enculer, mais parce qu'elle te permettra de te présenter en

intermédiaire, comme celui qui viendrait nous couvrir.

Ce sont les plus déracinés, les plus écrasés, qui trouvent en toi le point d'appui qui te manquait. C'est pourquoi ils sont prêts à tout accepter, lorsque tu te proposes de les inviter: car le petit peuple sait que tout est bon pour échapper à la violence que les puissants ne cessent d'engendrer. Et que tu incarnes pour eux la figure qui, peut-être, viendra les sauver.

C'est le cancer de ce monde, sa tristesse la plus absolue, sur lequel tu te fondes, que tu ne cesses d'exploiter. Car ce que les gens espèrent en te voyant, en se faisant inviter, c'est que tu les sortes de leur misère, et non que tu rompes la misère. Tu incites ceux qui ont renoncé au monde, à l'autre, qui n'ont d'espoir que pour soi, parce que lorsque l'autre nous a tant brisé, à croire en toi, à se laisser fasciner par toi, à se laisser berner par l'espoir que tu sauras toi les extraire du néant dans lesquels nous sommes collectivement plongés.

Comme le patron du cirque de Pinocchio, tu les pousse à l'individualisme, et donc au consumérisme, les plus forcenés. À peine la télévision

éteinte, l'on a quelque part, une nouvelle fois, envie d'y replonger. De respirer un moment, dans ces couleurs criardes, bleu et jaune artificiels, de s'oublier.

Tu fais ainsi de nous de purs ânes bâtés.

C'est ta limite, cependant : tu ne peux absolument, à aucun moment, et de façon définitive et irrémédiable, nous dégrader. Tu es notre pute Cyril. Et non l'inverse. La condition de ton succès est de toujours te soumettre à nos désirs, de ne jamais les trahir, de ne jamais t'écarter. Nous sommes tes fanzouzes, mais tu es notre prostituée. Et en cela, tu es damné.

Alors tu utilises les chroniqueurs pour passer des messages, lorsque vraiment n'y tenant plus, tu n'as qu'une envie, nous fracasser. Tu les invites à aller en un sens, sans toi-même l'assumer. Cela te place en position modératrice, quelque part, apaisante, en toutes circonstances, jamais exposée.

Toi qui es chargé de nous domestiquer, de nous dompter, tu apparais comme le gentil chien du maître, qui nous reconnaît et dont on n'a pas à s'inquiéter, que l'on peut même parfois caresser. Et cela a une grande valeur. Une immense valeur.

Car cela le rend gentil, le maître. Cela permet d'oublier la façon dont il nous fouette et continue de nous exploiter.

Et c'est pour cela que tu es si chèrement payé.

Tout cela fonctionne avec notre complicité. C'est pourquoi, parfois, tu invites l'un d'entre nous, afin de faire rejaillir la société. Nous incarner. Ton monde devient alors une scène, un simulacre où l'ordre pourra s'imposer. Tu fais tout pour t'assurer que nous serons suffisamment humiliés, impressionnés, écrasés pour que personne ne prenne le risque de se rebeller. Et pour que l'on continue de venir s'asservir à tes côtés.

Tout un attirail est à ta disposition. Micros, public, régisseurs, chroniqueurs, gardes du corps même. Metteur en scène chargé de coordonner tous ces êtres, tous les jours, tu te vois propulsé en position de pouvoir, et en tires du bonheur, un sentiment exalté, tout en te comportant en bon toutou bien inféodé – ce que sont tous les hommes et toutes les femmes de télé – agissant dans le cadre délimité que tes maîtres t'ont fixé. Ton rôle est de t'assurer que personne ne dépasse. Que personne ne cherche à s'émanciper.

Pour t'en assurer, à l'intérieur de ton cirque, tu es prêt à tout. Toutes les violences, toutes les cruautés. Toutes les farces aussi. Lorsque l'on se vend, lorsque l'on vend son soi, il n'y a plus de limites, et donc plus de dignité. Tenir l'autre, le contenir, l'asservir. Puis, selon le résultat, récompenser, ou écraser.

Je l'ai éprouvé. Aux côtés de citoyens « qui ne sont rien », à tes yeux et à ceux de tes maîtres, et que tu as fait semblant de protéger. Des Gilets jaunes à Damien Tarel – l'homme qui a baffé Emmanuel Macron – je t'ai vu, tour à tour, humilier, frapper, corriger, en une position privilégiée. À leurs côtés, je te regardais et je les voyais tenir, esquiver, ployer, se débattre dans ce néant que tu tentais de leur imposer.

Puis je t'ai vu agir identiquement à mon égard.

Tu voulais être celui qui ferait plier celui qui avait souffleté le Président. Grisant, et potentiellement récompensant. Ils avaient fait échouer le pouvoir, en renversant le rapport de force, en humiliant ceux qui sont chargés d'humilier. Tu voulais prendre ta revanche, leur revanche. Oui, les venger. Après tout, n'est-ce pour cela que tu es si chèrement payé ?

Tu as échoué. Alors tu les as réinvités. Pour les descendre. Pour prendre cette fois ta revanche, toi qui, excellent maître d'œuvre, avais échoué.

Et tu as à nouveau échoué. Une fois, deux fois. Cela t'a rendu fou. Cela t'a donné encore plus envie de nous écraser. Et alors que tu as compris que non seulement tu ne réussirais pas, mais que si tu insistais, tout sombrerait. Alors, tu as dérapé, et tu m'as insulté.

Car tu as tes limites, Cyril. Tu n'es ni très intelligent ni cultivé. Ta répartie, aussi médiocre que tes ersatz de jugement et de pensée.

Quel soulagement, Cyril, de te voir à ce moment-là montrer ton véritable visage, littéralement démasqué. Toi si bonhomme, si assuré, si en contrôle retrouvais, la bave aux lèvres, le visage du chien d'attaque que tu es *in fine* censé incarner.

On n'avait plus envie de te caresser.

Ce livre est un hommage, Cyril. Une façon de te distinguer. De te donner de l'intérêt.

Je voudrais d'ailleurs te rassurer, rassurer cette minable névrose qui semble tant t'accabler.

Tu as raison, Cyril : tu n'es pas comme « eux », et tu as raison de les mépriser. Cet « eux » qui

t'obsède, que tu ne cesses d'invoquer. Celui de tes camarades bourgeois, de la radio et la télé.

Ce eux auxquels tu n'as jamais réussi à t'identifier, qui t'ont toujours complexé, parce qu'ils avaient réussi à prendre l'apparence du beau, du propre, de l'absence de saleté.

Ce « eux » qui n'a pas eu besoin, comme toi, de se vautrer pour exister.

Cyril,

je dois te rassurer. Eux aussi se vendent, et n'ont aucun argument à t'opposer.

Tu as raison, Cyril: ils n'ont aucun droit à te critiquer.

Car ils sont comme toi, et se laissent même prendre encore plus violemment, jour après jour, par des maîtres auxquels tu n'as rien à envier.

Eux qui font mine de ne pas te ressembler, jouissent de leur position de petits bâtards soumis, incapables d'une quelconque vérité, grâce aux mêmes mécanismes, et aux mêmes artefacts qui t'ont porté aux sommets.

Eux qui dans leurs beaux costumes ou au contraire, en leur apparence faussement négligée,

se jettent sur toi comme des chiens, des studios de France Inter à ceux de TMC, n'ont qu'une obsession : se distinguer. Masquer leur servitude. Ne pas te ressembler.

Je comprends que cela t'irrite. Mais je sais que tu sais.

Que tu n'as rien à leur envier. Qu'ils sont, comme toi, le creux, le vain, le dégradé. Mais que toi, au moins, tu as gardé une part d'humanité.

Loin de ces êtres vides, lisses, sans personnalité.

Tu peux les voir, et puis penser : moi au moins, j'ai assumé.

Ma petite pute,

Je t'aime, car cette différence est ce qui te permet de t'identifier aux plus fragiles de la société.

Tu sais l'absence de fierté, la dépendance, ce que cela fait, que de devoir se soumettre pour persévérer.

En cela, je suis, nous sommes de ton côté. Et j'ai décidé de ne pas t'attaquer.

Un jour, tu sombreras, Cyril. Car cela est le propre de tout être ayant régné.

Et ce jour-là, voyant de nouveau le monde de la place que tu n'aurais jamais dû quitter, tu nous comprendras.

Tu comprendras pourquoi l'on se sera, un jour, ainsi à toi adressés.

Bonne lecture, et plein de pensées.